

Romain BERTRAND
LE DETAIL DU MONDE
L'art perdu de la description de la nature
Seuil, Paris, 2019

L'histoire a toujours quelque chose à nous apprendre. Et le passé n'éclaire pas que ce qui nous a précédés. Il pourrait bien aussi nous apporter quelque lumière pour l'avenir. En trois chapitres denses, documentés et qui ont mis à l'épreuve la pauvreté de mon vocabulaire, Romain Bertrand nous fait découvrir comment nous sommes allés à la découverte du monde. Nous ? Les occidentaux essentiellement. Et comment nous avons oublié même ceux des nôtres qui l'exploraient d'une autre manière. Là, sous cette plume savante, cette voie oubliée de la description des détails du monde reprend vie.

La passion analytique a conduit des amateurs passionnés à collectionner, classer, hiérarchiser tant les plantes et les fleurs que les insectes, les oiseaux, ou les mammifères. On est à la fois ému et indigné devant cet intérêt aveugle aux hécatombes qu'il justifiait. Un dépeçage du monde pour l'explorer exhaustivement, et l'exposer aussi, le faire connaître. Un regard à la fois riche de questionnements et insensible à la mort qui lui servait d'instrument de connaissance. L'esprit d'analyse exige le cadavre, sa dissection, sa conservation artificielle. Qu'il s'agisse d'herbes, d'araignées ou de papillons, de petits ou de gros animaux, tout passe de la vie à l'état inerte. Mais pour décrire la richesse du monde, il fallait cependant le regarder de près, trouver les mots pour le dépeindre, tenter d'en rendre toutes les nuances.

Le premier chapitre s'attache à l'historique du grand travail d'inventaire et de classification des richesses du vivant. Il met en valeur la passion et la curiosité d'amateurs qui ont ainsi nourri les sciences dites « naturelles », la connaissance de la nature supposée extérieure à l'homme. Il en montre aussi l'ambivalence fondamentale : une réelle curiosité pour un monde d'objets, c'est-à-dire un intérêt sans réelle empathie. Et il insiste en conclusion sur des cultures dont la connaissance du milieu n'est pas séparée du fait d'en faire partie. Une connaissance vivante, pratique, sans mise à mort puisqu'au service de la vie commune.

Le second chapitre nous entraîne dans une autre dimension. Celle de la couleur. D'une couleur en particulier. Ne sommes-nous pas les habitants de la planète bleue ? C'est l'occasion de parcourir un XIX^e siècle colonialiste. Du bleu des ciels africains et orientaux, au bleu des océans, toutes les nuances de l'extension du monde occidental nous sont contées par le menu. Encore une fois, il n'est pas certain que nous puissions en ressortir fiers de ce qui a été fait au nom d'un prosélytisme du progrès et de la connaissance...

Le troisième chapitre s'intéresse lui aux oiseaux... et à l'invention de la sociologie. L'homme n'est-il pas un drôle d'oiseau ? Là encore, Romain Bertrand nous accompagne dans une exploration historique documentée et passionnante, sans renier la complexité des différentes manières de voir qui s'affrontent en ce XIX^e siècle.

A chaque pas nous rencontrons des personnages passionnés, plus ou moins connus, pour beaucoup des oubliés de l'histoire. Morale de ce très riche voyage dans le temps et la planète, un éloge de la surface, de l'apparent. Il ne s'agit peut-être pas de viser à « *forcer le secret d'un ordonnancement caché du monde pour attenter à son architecture, mais à épeler ses apparences pour mieux en éprouver ses présences.* » (p 238) puisque « *l'important, d'ailleurs n'est pas de s'attendrir pour des classes d'êtres, mais de toujours obstinément préférer les individus aux ensembles...* » (p 237) car « *ce n'est pas que le monde est muet, mais que nous avons oublié sa langue.* » (p 239)